

L'Intouchable

John Banville

Nous sommes dans les années vingt, trente et quarante. Victor Maskell, Irlandais de l'Ulster, fils de pasteur, diplômé de Cambridge, est un jeune et brillant historien d'art ; spécialiste reconnu de Poussin - son dada - il deviendra directeur de l'Institut d'Art de Cambridge. En parallèle il travaille pour les Services, comme on dit. Puis il est approché par un mystérieux personnage, Felix Hartmann, qui recrute auprès de la jeunesse marxiste des grands Collèges des informateurs pour les Soviets. Notre héros est fasciné dès la première rencontre. Le jeu peut commencer avec divers « correspondants » et il durera jusque tard dans la vie de Victor.

Le roman commence quand il vient d'être lâché par les Services après plusieurs décennies de complicité entre lui et eux, très au fait de ses activités d'agent double. Il fait le récit de sa vie à une jeune (pseudo)journaliste, elle-même probablement téléguidée par le Service. Récit virevoltant : nostalgie de l'enfance irlandaise, discussions prolongées dans les idéologies révolutionnaires des intellectuels de bonne famille, guerre en cours (en Espagne) ou à l'horizon, missions plus ou moins secrètes en URSS ou en Allemagne, coups tordus au profit de la Couronne (il fréquente le Palais de Windsor), le tout dans une répétition survoltée de fêtes et d'orgies essentiellement homosexuelles, débauche de fumée, de sperme et de champagne à gogo. En arrière fond une angoisse existentielle et un scepticisme politique total avec une plongée fascinée et irrémédiable dans un

communisme tout à fait déréalisé, jusqu'au moment où le sinistre réel les rattrape. Car à la fameuse question : « What are you doing after the orgy ? » ils n'ont qu'une seule réponse : « et bien, on recommence ». Il n'y a pas d'après. Espionnage (on ne prononce jamais ce vilain mot), amours homosexuelles et soûleries s'enchaînent, tout cela à la fois ou consécutivement.

Or, Victor est un actif passionné, intelligent et traître à toutes les causes, plus par amour du jeu que par désillusion, car d'illusions il semble n'en avoir jamais eu. C'est un philosophe solipsiste (mais il peut être sentimental et connaître la souffrance morale). La rhétorique révolutionnaire et l'héroïsme militant lui paraissent tout à fait frivoles ; ce qui, dans sa conduite, le motive, c'est une forme de sombre volonté d'être « le ver dans le fruit plutôt que le vent qui secoue la branche », d'« être soi-même et un autre en même temps », « un autre moi de rechange, invisible, sur le côté, qui observe, évolue, se souvient ». Voilà les aphorismes dont le livre pourrait être l'illustration pour nous amener à considérer l'œuvre nécessaire du Mal contre le pseudo-Bien officiellement garanti par la conscience bourgeoise. L'art et l'esthétisme sont les seules justifications de l'existence. Le jaloux possesseur de « La Mort de Sénèque » fera de ce tableau le fil rouge de l'ouvrage et le modèle de suicide. « De ma vie, l'art était la seule chose qui n'était pas corrompue ». A « De ma vie » il aurait pu ajouter : « et de ma mort ». Il n'y pas d'intrigue particulière dans ce récit mais une accumulation d'intrigues et d'aven-

tures menées sur un rythme endiablé par des compères pleins de leurs sentiments élitistes et dominateurs, des joueurs de haut vol pour lesquels le renseignement est le passe-temps le plus réjouissant et le plus attrayant dans son parfait cynisme, ce qui permet d'éviter le déshonneur officiel.

On peut lire ce livre comme un témoignage de la « décadence » intellectuelle et morale de l'Europe du XX^{ème} siècle ou comme une mise en scène particulière de ce qu'une certaine gentry anglaise a toujours pointé comme l'avant garde du scepticisme social et philosophique, voire du stoïcisme désabusé de l'intelligentsia d'Oxbridge. Mais c'est aussi, à travers un milieu et un monde restreint, le lieu géométrique et poétique d'une Angleterre toujours invincible et, dans le désarroi, maîtresse de l'humour, à la fois merveilleuse et haïe par ses propres enfants.

De ce point de vue on pourrait dire que John Banville est un peu l'anti-John Le Carré. De ce dernier il n'a pas la profondeur d'analyse (ce n'est pas sa tasse de thé) ni la rigueur stylistique. Par contre, last but not least, il y a

un climat, à tous les sens du terme où le diurne et le nocturne, la pluie, les étoiles, le soleil et la lune brillent et disparaissent dans un chaos impressionniste d'éclats et de surprises incessants, sur un fond, lui, bien permanent et très british, de tabac, de pipe et de parapluies, que l'on soit au cœur des Services secrets ou au fond d'un bar de l'East End londonien, ce qui d'ailleurs va toujours bien ensemble. Bien sûr le héros restera seul à la fin d'une course qui se termine par une disparition choisie dans la lumière d'un soir à la Poussin.

Bref, un livre de plus de cinq cents pages qui se lit bien : entrain, vivacité et surprises, même s'il donne parfois dans la facilité de scènes raccrocheuses à l'érotisme plus conventionnel que scandaleux.

Urp QUICKSTRÖM

L'INTOUCHABLE

John Banville

Ed. Flammarion

10/18

Traduit de l'anglais

(The Untouchable)